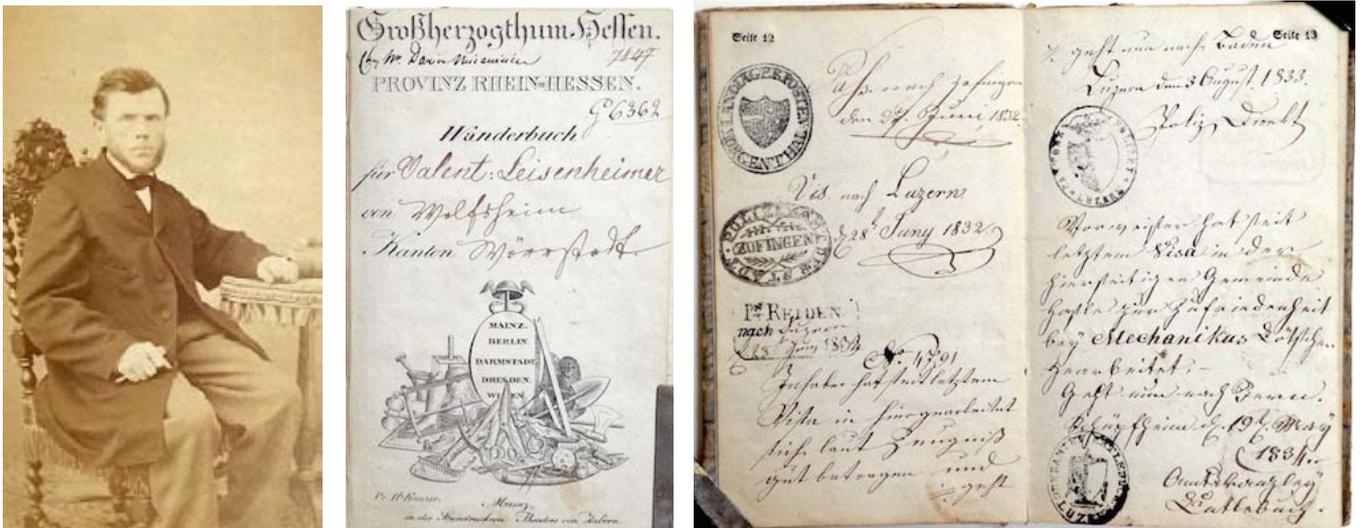


LA FAMILLE LEISENHEIMER DE GENEVE ET SA FABRIQUE D'AIGUILLES DE MONTRES

La « maison Leisenheimer » a produit à Genève des aiguilles de montres et d'autres objets pour l'horlogerie dès 1848. Elle a été rachetée en 1918 par Théodore Fiedler et existe encore au XXI^e siècle sous le nom « Fiedler SA », à Carouge.

Le fondateur **Valentin Leisenheimer** est né en 1811 à Wolfsheim, hameau de Vendersheim dans la province de Rheinhessen, Grand-duché de Hesse (aujourd'hui commune de Wörrstadt en Rhénanie-Palatinat, à environ 50 km de Francfort).

Valentin demande à 19 ans un « Livret de voyage » (*Wanderbuch*) pour artisan. Ce document délivré par les autorités de Rheinhessen en 1830 nous apprend qu'il était serrurier, et blond aux yeux bleus. Valentin voyage pour compléter sa formation, il passe par Stuttgart en 1832, puis par Fribourg-en-Brigau, Bâle, Liestal, Soleure, Neuchâtel, Fribourg, Berne, Zofingen. Il reste apparemment à Lucerne dans l'Entlebuch jusqu'en mai 1834 et y devient « mécanicien ». Il se rend ensuite à Berne où il obtient un bon pour la France le 9 juin 1834, le livret ne dit rien sur les deux années suivantes. Valentin est de passage à Genève en mai 1836, puis à nouveau à Berne, Lucerne, et finalement à Genève à une date non précisée (après le 27 juin 1836).

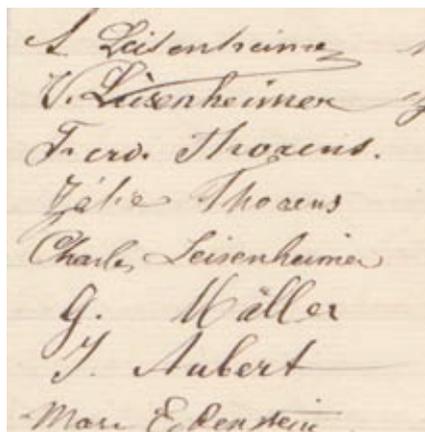


Le portrait ci-dessus date de 1863, à Genève où Valentin s'est marié et établi. Il a alors sept enfants vivants. Valentin a épousé en 1842 Jeanne Dériaz, il a créé en 1848 la fabrique d'aiguilles que ses fils ont gérée après lui, il est naturalisé en 1858 et meurt en 1891 à Genève.

L'épouse de Valentin, **Jeanne Dériaz**, a un itinéraire peu commun. Elle a été abandonnée pour être prise en charge par l'assistance publique, « exposée » à la porte de l'hôpital à Genève le 12 avril 1814, où elle reçoit le nom de Bricol et le prénom de Jeanne. À cette époque il y avait un grand nombre d'enfants abandonnés : annexée par la France jusqu'au 27 décembre 1813, Genève était devenue une ville de garnison et en tant que chef-lieu de Département elle devait accepter des enfants de toute la région. L'économie locale a chuté pendant l'annexion, entraînant une diminution de la population, et la Fabrique perd un tiers de ses emplois. En 1831, Louise Dériaz, porteuse d'eau née en 1788 à Genève, « a librement et volontairement reconnu et déclaré être » la mère de cet enfant. Jeanne qui a alors 16 ans a désormais une mère, et elle change de nom. Elles ne resteront cependant

pas en contact car lors du mariage de Jeanne et de Valentin en 1842, on est sans nouvelles de Louise.

Les enfants de Valentin et Jeanne sont : Charles (1842-1895), un enfant mort-né en 1843, Sophie (1844-après 1913), Alexandre (1847-1914, caissier), Adolphe (1850-1887), Émile (1852, mort à moins de 6 mois), Émile Henri (1853-1913), Balthazar (1855-1908, comptable) et Victorine (1857-avant 1913). Neuf enfants, dont sept ont vécu.



Signatures lors du mariage
Adolphe L. et Marie Thorens

Charles et Cécile Ott n'ont pas eu d'enfants. Pas d'informations sur Sophie mariée à Georges Möller. Alexandre s'est marié deux fois, il a peut-être eu deux enfants de Pernette Saugey, et il a eu trois enfants d'Emma Chevallier (de vingt ans sa cadette). Adolphe et Marie Thorens ont eu une fille qui n'a pas vécu. Émile et Marie Chevallier ont eu deux enfants morts jeunes. Balthazar et Marie-Louise Galland ont eu au moins une fille.

On voit que deux frères ont épousé des Chevallier. Ce sont des cousines-germaines : Emma est la fille de Michel Henri Chevallier, et Marie est la fille de François Félix Chevallier, qui sont des frères d'une famille d'origine sarde. Et ces deux frères ont épousé deux sœurs : respectivement Marguerite Louise Monod (en 1866) et Marie Louise Monod (en 1856), une famille de Corsier-sur-Vevey.

Valentin est en lien avec sa famille et ses compatriotes hessois. Une sœur passe par Genève, et peut-être aussi un frère (Catherine décède à Genève en 1859, âgée de 38 ans ; un Balthazar Leisenheimer né en 1812 figure au recensement à Genève entre 1882 et 1903, il est l'époux de Catherine Félicité Klein). Valentin fait des demandes de passeport en 1858 (au moment de sa naturalisation, à 46 ans) et en 1866.

Un ami proche, probablement aussi immigré allemand, est l'un des témoins de mariage de Valentin et Jeanne : **Jean Ott**, cordonnier et bottier, qui sera aussi présent aux naissances de Sophie et de Victorine puis au mariage de Sophie en 1865 (elle épouse un allemand, George Möller de Thuringe). Les deux familles se rapprochent encore plus quand Charles, fils aîné de Valentin et Jeanne, épouse en 1874 Cécile, fille de Jean Ott.

Valentin appartient à la « **Fabrique** », l'ensemble des personnes travaillant pour l'industrie horlogère à Genève (environ 4'600 personnes en 1843, 3'500 en 1900). Les années 1850-1870 sont une période faste caractérisée par le développement de la Fabrique, et la population passe de 38'000 à 60'000 habitants.

La famille réside successivement à quatre adresses différentes entre 1842 (naissance de Charles) et 1850, toutes dans le quartier des « cabinotiers » sur la rive droite : rue du Temple, rue de Coutance, rue de Cornavin et finalement rue des Étuves où naîtront les cinq derniers enfants du couple entre 1850 et 1857.

Deux articles du Journal de Genève (1896 et 1951) affirment que Valentin Leisenheimer a créé la **fabrique d'aiguilles de montres** en 1848 à Genève. Le témoignage d'Émile Leisenheimer en 1896 à l'occasion de l'Exposition nationale semble authentique. Les ateliers auraient été situés dans le quartier de la Servette – peut-être à la rue de la Servette – avant de déménager dans des locaux plus vastes au 45bis rue de Lyon dans le quartier des Délices. Une petite maison y a été construite, elle était « entourée d'un terrain vague, à la limite de la banlieue » selon Théodore Fiedler.



Carte Siegfried 1898-1915

Cet extrait de la carte Siegfried montre en haut la rue de Lyon avec son tramway, et en bas l'actuel musée Voltaire et le parc des Délices. Les immeubles longeant la rue de Lyon ne sont pas encore construits. Le cercle au centre indique ce qui était probablement la **maison Leisenheimer**. Le bâtiment avait une surface de 98 m², soit environ 9,5 par 10 mètres. En 1895, le rez-de-chaussée et le premier étage étaient occupés par la fabrique, sauf une pièce au rez-de-chaussée donnant sur le jardin ; la famille d'Émile y habitait (avec deux enfants), ainsi que son frère Alexandre. Donc il y avait au moins un étage d'habitation au-dessus des ateliers.

Selon Théodore Fiedler, le déménagement aurait eu lieu vers 1897 (probablement à l'origine de la mention « fin XIX^e » sur le site de la maison Fiedler). Mais la maison est passée en mains de Charles en 1892 déjà, « lui appartenant

en propre comme succession de ses père et mère » (1895). La famille vivait encore à la rue des Étuves en 1857 (naissance de Victorine). Entre ces limites 1857-1892, d'autres recherches seront nécessaires pour préciser la date et les circonstances de la construction de ce bâtiment, de son appartenance à Valentin et Jeanne Leisenheimer, et de l'installation des ateliers.

Quelques documents conservés par la famille Leisenheimer donnent des indications sur la **fabrique d'aiguilles de montres**, dont une transaction en 1895 entre les héritiers de Charles, un bilan de 1903, et une carte postale qui reproduit quatre photographies des ateliers au début du XX^e siècle.



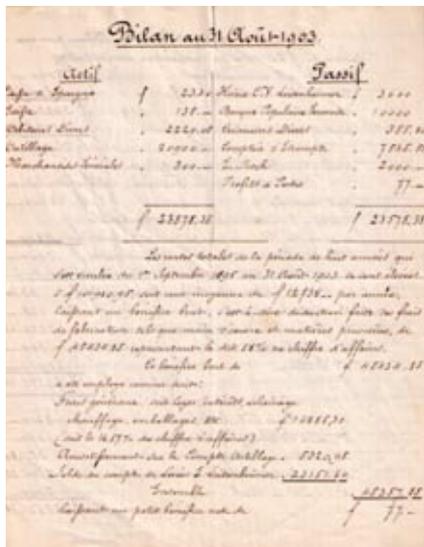
Charles en 1863

Charles est décédé sans testament. Ses héritiers sont sa femme Cécile Ott pour un quart, et ses frères et sœurs Sophie (Möller), Alexandre, Émile, Balthazar et Victorine. Balthazar habite à Paris et il renonce à la succession. **L'hoirie** doit décider de l'avenir de la maison et de la fabrique. Ils s'accordent pour affirmer que « la liquidation immédiate de la fabrique d'aiguilles serait inopportune dans les circonstances actuelles ». Inventaire des actifs : immeuble à la rue de Lyon, fabrique d'aiguilles de montres, meubles (800 francs), assurance vie (payable à la veuve), créance de 962,70 francs due par Émile. Au passif : quatre créances hypothécaires sur l'immeuble (19'500 francs, à des particuliers), frais funéraires, créance de 1'500 francs due à Alexandre, créance de 750 francs à Victorine, passif de la fabrique. Il est décidé que Cécile conservera les meubles et qu'elle recevra l'usufruit de l'immeuble et des valeurs faisant partie de la fabrique. Les autres biens restent indivis entre les quatre frères et sœurs. À l'actif : le terrain de 594 m² avec le bâtiment en maçonnerie servant de logement, une dépendance en bois, un poulailler et un atelier. Aussi la fabrique avec à l'actif ses marchandises (1150 francs), l'outillage (8400), le compte débiteur d'Émile

(962), les espèces (156), les autres débiteurs (1351). Au passif : le compte courant (5496), les créanciers (274) ; en outre : les dettes envers Alexandre et Victorine et les frais de liquidation des droits de succession. Un emprunt hypothécaire doit être contracté

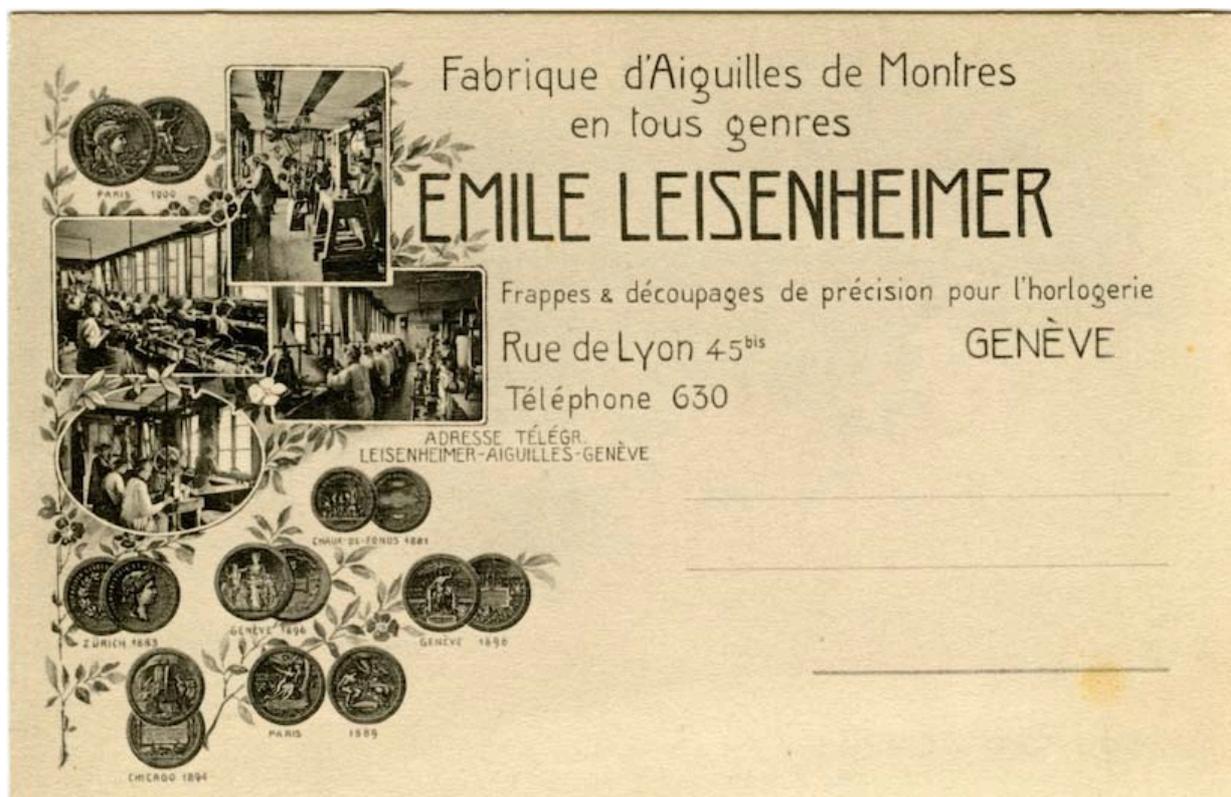
LA FAMILLE LEISENHEIMER DE GENEVE ET SA FABRIQUE D'AIGUILLES DE MONTRES

par l'hoirie pour faire face au surplus de dettes. La fabrique est remise à bail à Émile. Il payera un loyer de 600 francs par an pour l'outillage et les marchandises et 600 autres francs pour les locaux, qui formeront la rente viagère de Cécile. Après 14 ans Émile deviendra le propriétaire exclusif de l'outillage et d'une valeur de marchandise équivalente à 400 francs, sans avoir à payer pour cela.



Huit ans plus tard, en 1903, Émile fait un **bilan** : le total des ventes monte à 101'910.95, soit environ 12'738.- par an. Les efforts « ont tendu à améliorer, transformer et augmenter l'outillage ». Émile a acheté pour plus de 18'200.- d'outillage et installé l'électricité. La fabrication d'aiguilles soignées par un procédé lent et coûteux a été complétée par la fabrication d'aiguilles de qualité courante, très demandées. D'autres fournitures employées par les monteurs de boîtes sont proposées (près de 200 modèles). Les machines sont désormais « toutes mues par l'électricité ».

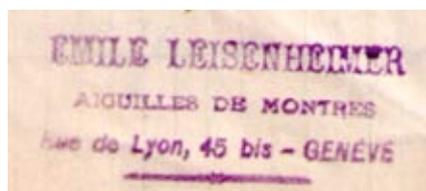
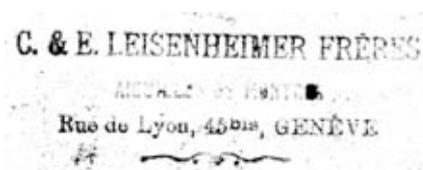
Finalement, il ne reste aucun bénéfice et les dettes restent importantes : 3'600.- à l'hoirie, 10'000.- à la Banque populaire, 7'545.- au Comptoir d'escompte et 2'000.- à un particulier. Le commentaire du bilan affirme que la reprise en 1895 a été faite dans des conditions « peu avantageuses », et que les investissements dans l'outillage sont terminés, « la clientèle devant forcément s'accroître à bref délai, grâce à la nouvelle fabrication, il est pour ainsi dire certain que l'affaire deviendra bonne dans une époque peu éloignée ».



Cette carte décrit la **production** : « Fabrique d'Aiguilles de Montres en tous genres / Frappes et découpages de précision pour l'horlogerie ». Elle énumère les distinctions

reçues par la maison Leisenheimer : en 1881 à La Chaux-de-Fonds, 1883 à Zurich, 1889 à Paris, 1894 à Chicago, 1896 à Genève lors de l'Exposition nationale suisse (deux médailles), et 1900 à Paris. Elle porte quatre petites reproductions de photographies des ateliers, où l'on distingue au moins 25 employés dans quatre locaux différents.

Une autre description de la production des ateliers Leisenheimer a paru dans un numéro spécial du *Journal de Genève* en 1896 : « Aiguilles à poire en tous genres, fleur de lys, gothiques, Louis XV, pour tous les genres et grandeurs, et en plus une curieuse collection d'aiguilles avec monogrammes très bien exécutés à la main par M. E. Leisenheimer ; ce dernier a été déjà récompensé à Chicago avec une mention spéciale constatant la bienfaisance de ses produits ; récompensé aussi au concours de la classe d'industrie de la Société des arts. »



Presque tous les enfants de Valentin sont **impliqués dans la fabrique**, sa femme Cécile Ott également. Adolphe (1850-1887) est le seul à être qualifié d'« horloger » (en 1873, lors de son mariage).

On ne sait pas quand et comment l'entreprise est passée des mains de Valentin (mort en 1891) à ses fils. En 1893, l'entreprise est nommée « C. & E. Leisenheimer Frères », Charles et Émile sont donc ensemble à la tête de la fabrique, ils sont qualifiés de « fabricants d'aiguilles ». Après le décès de Charles en 1895, Émile est seul à la direction.

On a vu qu'Émile est investi par l'hoirie pour reprendre la fabrique à la suite du décès de Charles. Il a laissé des traces dans les archives qui montrent qu'il s'est beaucoup investi dans sa profession, et aussi dans la société genevoise. Il a été président de la Société des horlogers de Genève et membre de la Commission de surveillance de l'École d'horlogerie. Il a rédigé des *Notes sur l'acier*, une brochure de 24 pages publiée par l'Administration du Journal suisse d'horlogerie en 1906 à Genève, dans la collection Manuel de l'horloger praticien. Il est aussi membre de la Société de chant sacré, de la section genevoise du Club alpin suisse (CAS), et du comité du dispensaire du quartier (Grottes, Servette, Montbrillant, Grand-Pré). Il rédige son testament en 1912 à l'âge de 58 ans, et meurt l'année suivante.



Émile vers 1900



Alexandre en 1897

Au décès d'Émile, il ne se trouve personne dans la famille pour **reprendre la direction**. Les enfants d'Émile sont décédés. Alexandre, caissier à la Caisse d'Épargne, est le dernier frère vivant et a déjà 65 ans ; son fils Édouard n'a que 13 ans. On ne connaît pas le rôle joué par la veuve d'Émile Marie Henriette née Chevallier, par Sophie, sa sœur encore vivante et veuve de Georges Möller, ou encore par les neveux et nièces ou par d'autres parents.

C'est probablement un employé expérimenté qui a assumé la direction à titre intérimaire pendant quatre ans. Théodore Fiedler travaille dans l'entreprise depuis 1907 et « se distingue par son

habileté » (selon ses dires). Il rachète l'entreprise en 1918 et peut-être a-t-il eu plus de responsabilités déjà auparavant.

Quand Théodore reprend la fabrique d'aiguilles de montres, il y a sept ouvrières. C'est bien peu comparé à la vingtaine d'employés figurant sur les photographies de la carte postale du temps d'Émile. La guerre est passée par là, peu propice au commerce des montres. Théodore énumère les problèmes qu'il a dû surmonter : la grève générale de 1918 qui introduit la semaine de 48 heures « sans que les prix soient augmentés », un incendie qui a ravagé les ateliers, la crise économique en 1931.

La fabrique est modernisée en 1947. En 1951 elle compte 22 ouvrières. Elle déménage à Carouge en 1952 et compterait alors 40 employés. Aujourd'hui ils sont près de 190.

Des recherches aux Archives d'État (notaires, cadastre, commerce), au Cabinet d'arts graphiques (vues de la rue de Lyon), dans la Collection d'horlogerie du Musée d'art et d'histoire (ouvrages spécialisés sur l'horlogerie à Genève), et ailleurs, devraient permettre de bien mieux connaître et comprendre l'aventure de la « fabrique Leisenheimer ».

Michel Mégard, Genève, décembre 2016 – avril 2017

Sources

a. Archives privées

- Wanderbuch [= Livret de voyage] de Valentin Leisenheimer, 1832-1836
- Certificat d'origine pour Marie Esther Ducimetière née Monod, bourgeoise de Corsier-sur-Vevey, 1843
- Certificat de naissance, Alexandre L., 1847
- Lettres de naturalisation, Conseil municipal de Genève, 22 janvier 1858
- Extrait de mariage, Michel Hippolite Chevallier et Marie Louise Monod, 1866
- Acte d'origine pour Alexandre L., 1867
- Album de photographies, portraits de Valentin, Jeanne et leurs enfants, 1868
- Liquidations et conventions à la suite du décès de Charles L. en 1895, 10 pages
- Carte postale adressée par C. & E. Leisenheimer à leur client Marchand à Fleurier, 1893
- Reçu de J. Revaclier pour Alexandre Leisenheimer, pour solde d'un terrain, 7'986 francs, 1901
- Album de photographies, réalisé à l'occasion du baptême d'Édouard Louis en 1901
- Bilan de « la période de huit années qui s'est écoulée du 1er septembre 1895 au 31 août 1903 », trois pages manuscrites
- Extrait du registre des naissances, Édouard L. né en 1900, 1904
- Carte postale : « Fabrique d'Aiguilles de Montres en tous genres / Émile Leisenheimer / Frappes et découpages de précision pour l'horlogerie / Rue de Lyon 45bis, Genève / ... », entre 1900 et 1914
- Photographie de cinq hommes dont Alexandre et Émile, dans la fabrique ?, vers 1900
- Notices généalogiques : Valentin et Jeanne et leurs enfants (2 pièces)
- Testament et codicille d'Émile Leisenheimer, 1912-1913
- Acte de décès, Émile L., 1913
- Attestation suite au décès d'Émile L., 1913
- Réquisition de mutation, suite au décès d'Alexandre, 1914

b. Archives d'État de Genève (en ligne)

- Répertoires et registres de l'état-civil genevois, nombreuses sources 1788-1887, dont :
 - Naissance de Jeanne Bricol / Dériaz, registres d'état-civil, 1814
 - Mariage Leisenheimer – Deria, registres d'état-civil, 1842

LA FAMILLE LEISENHEIMER DE GENEVE ET SA FABRIQUE D'AIGUILLES DE MONTRES

- Mariage Möller – Leisenheimer, registres d'état-civil, 1865
- Mariage Leisenheimer – Ott, registres d'état-civil, 1874
- Répertoire des passeports, Archives A 39.2, 1820-1910
- Recensement, répertoire alphabétique, Archives A 48.2, 1843
- Recensement, index des recensements L et LA, Archives A 90.4, 1882/1903

c. Autres archives en ligne

- Compte rendu de l'administration municipale pendant l'année 1906, Émile L., 1906
- Archives du journal Le Temps : *Journal de Genève*
 - Divers naissances, mariage et décès, 1843-1984
 - John Aubert, « L'horlogerie : Cadrans, aiguilles, glaces », numéro spécial Exposition nationale de Genève, 19 octobre 1896
 - « Théodore Fiedler succ. de E. Leisenheimer », 6 novembre 1951
- Plans historiques sur le site SITG de l'État de Genève, carte Siegfried (2^e éd. 1898-1915) <http://ge.ch/sitg/cartes/professionnelles>

d. Sites Internet

- Site de la maison Fiedler S.A. <http://www.fiedler.ch/>

e. Bibliographie

- Louis Binz, *Brève histoire de Genève*, 3^e éd., Chancellerie d'État, Genève, 2000, p.49 (marasme économique pendant la période française), p.59 (la Fabrique)
- Olivier Perroux, *Histoire de Genève : de la création du canton en 1814 à nos jours : Tome 3*, éd. Alphil-Presses universitaires suisses, 2002, « La Fabrique », p.41-44
- Walter Zurbuchen, « L'hôpital général de Genève au temps de la révolution et de l'empire, ou l'ère des tribulations », in *Sauver l'âme Nourrir le corps ... 1535-1985*, sous la dir. de Bernard Lescaze, Hospice général, Genève, 1985, p. 319 – contexte de la naissance de Jeanne Bricol/Dériaz

Généalogie

Voir la généalogie en ligne, avec 70 individus et le détail des sources, à l'adresse : <http://h3.heredis-online.com/fr/MHM/leisenheimer/accueil/>